

Café géographique à Toulouse le 29 Avril 2009

Zanzibar, derrière le mythe...

par **François BART** (géographe, Université de Bordeaux III) et
Nathalie BERNARDIE-TAHIR (géographe, Université de Limoges)

Construire le mythe ...

"Ile des Mille et Une Nuits", "paradis de l'océan Indien", "porte parfumée"... peu de noms de lieux ont une charge onirique aussi puissante que celui de Zanzibar : des boutres chargés d'épices poussés par les vents de mousson à la grande saga du clou de girofle en passant par les parfums d'Orient qu'exhalent les palais arabes, des poèmes d'Arthur Rimbaud qui écrivait " *déguerpis, trouver mieux un peu plus loin, je suis appelé à Zanzibar*", aux récits d'Henri de Monfreid, c'est toute une littérature et une imagerie qui ont alimenté le rêve, la légende de Zanzibar, au point que d'aucuns se demandent même si cette île existe vraiment. Car avant d'être un territoire insulaire anthropisé, qui puisse objectivement constituer un terrain de recherche anthropologique ou géographique, Zanzibar relève d'abord du mythe construit à partir de sonorités allitératives et quasi onomatopéiques propices au merveilleux et rejoint ainsi la liste de ces noms qui "font rêver" comme Tombouctou, Samarcande ou Ispahan.

Au-delà de cette distribution heureuse de consonnes et de voyelles, le mythe de Zanzibar s'est construit à partir d'une histoire foisonnante. L'île forme un « précipité de l'histoire » pour reprendre la belle formule d'Eric Fougère, au double sens de la vitesse et de la sédimentation corollaire, tant celle-ci est riche en événements de toutes sortes. Occupée au début du millénaire par des indigènes shirazis, elle fut dès le Moyen-Âge le réceptacle d'importants flux migratoires omanais au point de devenir une de ces îles-États swahilies marquées par la prééminence de la religion musulmane et à vocation presque exclusivement commerçante. Puis, après une parenthèse portugaise qui dura près de deux siècles, Zanzibar bascula totalement sous l'influence du Sultanat d'Oman à partir de l'extrême fin du XVII^e, au point même d'en devenir la capitale en 1832. Dans le courant du XIX^e siècle, les Anglais firent ensuite leur apparition sur la scène politique de l'île qu'ils placèrent sous protectorat, de 1873 jusqu'en 1963, date de son indépendance, avant que le coup d'État de 1964 ne la rattache à l'Union de Tanzanie. Il n'en fallait pas plus pour faire de cette île le lieu de l'exotisme incarné, objet d'un véritable débordement orientaliste, dont on peut mesurer l'intensité à travers de nombreux récits, relations de voyage ou bandes dessinées.

Toute cette imagerie est aujourd'hui amplement reprise et instrumentalisée par la communication touristique qui place l'effet-mythe d'une île orientale et épicée au cœur de sa stratégie de promotion. À cet égard, le *Spice Tour*, excursion qui a pour but de présenter aux touristes plantes et épices insulaires, représente l'une des formes concrètes de l'exploitation du mythe de l'île aux épices, porteuses d'exotisme et de rêve.

Zanzibar est donc à la fois l'autre et l'ailleurs, la miniature et le lointain, un espace poétique, exotisé et orientalisé, dont l'effet mythique repose sur autant de sensorialités visuelles, gustatives et olfactives.

... puis le déconstruire

Pourtant l'archipel de Zanzibar existe bel et bien. Il est situé à une cinquantaine de kilomètres de la côte continentale de la Tanzanie à laquelle il est rattaché politiquement par l'Union de 1964. Le terme Tanzanie est d'ailleurs le sigle produit par un condensé entre l'ancien TANganyika continental – aujourd'hui appelé *Mainland* - et ZANzibar. C'est un archipel composé de deux îles principales, Unguja (1664 km²) et Pemba (868 km²), elles-mêmes entourées d'une multitude d'îlots.

Dans les faits, la vigueur du mythe de Zanzibar pose problème, tant pour le Zanzibari qui ne reconnaît pas son île dans cette pléthore de descriptions oniriques, quelque peu agacé même de n'exister aux yeux du plus grand nombre qu'à travers cette image stéréotypée tellement éloignée de la réalité de son quotidien, que pour le chercheur qui, pour comprendre au mieux les logiques du fonctionnement insulaire, doit se débarrasser de ces représentations constituant autant d'obstacles épistémologiques. Pas plus Zanzibar que toutes les autres îles ne sont des lieux imaginaires échappant aux contingences d'un monde de plus en plus réticulaire et globalisé, théâtre de mutations rapides et profondes.

S'il n'est pas question ici de verser dans un scepticisme systématique qui consisterait à dresser en contrepoint un portrait résolument sombre et pessimiste, il convient néanmoins de mettre en lumière certains aspects parfois transfigurés ou souvent occultés dans le discours le plus communément entendu à propos de Zanzibar. Car si l'archipel est le plus souvent dépeint comme un éden tropical, il serait sans doute plus juste de le présenter comme « un paradis en voie de développement », renvoyant à la réalité plus amère d'une société précarisée, ravagée par le sous-emploi, la pauvreté, la corruption et la malaria, aux prises avec d'immenses difficultés économiques, sanitaires et sociales. Affectée durablement par les effets du mal-développement, Zanzibar est aussi agitée par de profonds remous politiques liés à un grave déficit démocratique qui obère toute perspective de développement pérenne.

Par ailleurs, il faut en effet en finir avec l'idée que Zanzibar serait un « bout du monde », située dans quelque interstice planétaire, isolée et loin de tout. En l'espèce, Zanzibar n'a jamais été isolée, d'abord parce qu'elle est proche du Continent africain, mais surtout parce qu'elle a joué au cours de son histoire le rôle de plaque tournante du commerce indioocéanique. Aujourd'hui, théâtre du déploiement d'activités économiques internationalisées (exportation des clous de girofle, émergence de l'algoculture, développement du tourisme), reliée au reste du monde par d'intenses liens diasporiques et intégrée dans la toile mondiale de la communication (Internet, télévision, téléphonie mobile, etc.), Zanzibar apparaît plutôt comme un « bout de monde », tant elle est pétrie de logiques mondialisantes.

Est-ce d'ailleurs cette nouvelle donne qui permet d'expliquer la force de la revendication identitaire qui se manifeste dans l'île ? Car il semble en effet qu'on n'ait jamais autant parlé d'identité qu'en ces temps de mondialisation, au point que cette question polarise aujourd'hui de manière inquiétante une partie des discours, des peurs et des stratégies politiques insulaires.

↑ L'île d'Unguja ainsi que la capitale portent aussi le nom de Zanzibar, d'où de fréquentes confusions entre l'archipel, l'île et la ville homonymes.

DEBAT

1 - Quelle est la problématique de l'esclavage à Zanzibar ? Quelles furent les conséquences de la révolution de 1965 ?

François Bart : Cela fait partie du produit « patrimoine mondial ». Beaucoup plus que Gorée, Zanzibar fut une plaque tournante de ce trafic, pour le monde arabe, et le point de départ vers l'intérieur du continent, les Grands Lacs, qui était la route de pénétration pour les missionnaires, les explorateurs ainsi que pour les marchands d'esclaves jusqu'à la fin du XIX^e siècle voire le début du XX^e siècle. Un certain nombre de ceux-ci restaient à Zanzibar pour travailler dans les exploitations pendant que les autres rejoignaient le *mainland*. Sur cet esclavage se sont édifiés des palais, des fortunes où règne la figure emblématique de Tippu Tip, qui a été l'un des plus grands acteurs du commerce des esclaves à Zanzibar. A l'époque, toute personne qui devait pénétrer le continent se devait de passer par lui.

2- Quelles furent les conséquences de l'esclavage sur la révolution de 1965 ?

Nathalie Bernardie-Tahir : Rappelons qu'en 1963, le pays devient indépendant avant qu'un coup d'état en 1964 ne porte au pouvoir un parti pro-africain. Les problématiques liées à l'esclavage sont tues ou niées. Encore aujourd'hui, le sujet est tabou à Zanzibar. On peut considérer que le refus d'aborder la question de l'esclavage sur la place publique nuit au développement de l'archipel. C'est pourquoi il semble important que la question soit réglée au niveau identitaire et politique dans les prochaines années.

3- Quels sont les pays qui fournissent les contingents de touristes les plus importants ? Les touristes appréhendent-ils facilement l'envers du mythe tel que vous l'avez décrit ?

Nathalie Bernardie-Tahir : Ce sont essentiellement les touristes européens, Britanniques et Italiens qui fournissent le gros des pays émetteurs. On constate que les Américains sont peu nombreux alors qu'on assiste à l'émergence d'un tourisme régional avec l'arrivée massive de Sud-Africains. Les touristes sont libres d'aller où ils veulent même si Zanzibar peut être considéré comme une dictature.

4- Peut-on estimer le pourcentage de migrants de Zanzibar partis à l'étranger par rapport à la population totale ? De même, y a-t-il une immigration à Zanzibar ?

Nathalie Bernardie-Tahir : Il est difficile d'estimer la diaspora même si, par rapport à la population totale, le chiffre est significatif. Beaucoup sont partis dans les pays du Golfe, à tel point que l'on estime entre un tiers et la moitié de la population le nombre de Zanzibaris qu'on retrouve à l'étranger. Dans les années 1950 et 1960, ces migrations furent essentiellement élitistes privant ainsi l'archipel d'un dynamisme intellectuel certain. En ce qui concerne l'immigration à Zanzibar, certes il y en a une mais peut-on considérer les continentaux comme les Massaï comme des immigrants ? Ils sont venus de régions pauvres de Tanzanie et tentent de profiter de la manne émergente du tourisme à Zanzibar (environ 800 000 touristes par an). Les autres immigrations sont trop marginales pour les envisager sérieusement.

François Bart : En 2006, dans les deux îles, j'ai été frappé par la migration systématique de la population en direction des pays du golfe et plus particulièrement vers Dubaï. Le lien semble naturel.

5- Comment se sont formées les relations entre Zanzibar et la Tanzanie. Quels sont les enjeux géopolitiques de leur lien au niveau régional ?

Nathalie Bernardie-Tahir : Il faut pour comprendre les relations entre Zanzibar et la Tanzanie revenir à la période de gouvernement omanaise. Ce sont les relations économiques qui ont tissé les liens politiques. Zanzibar est même devenu la capitale d'Oman pendant quelques années dans la première partie du XIX^e siècle. La colonisation allemande puis anglaise a conféré au schisme avec le *mainland*. Aujourd'hui les enjeux politiques sont très importants. Zanzibar a tout intérêt de rester un Etat calme pour la fédération comme pour les Etats occidentaux. Le problème islamiste est palpable. L'attentat à l'ambassade américaine de Dar-Es-Salam en 1998a permis de démonter la présence de quelques Zanzibaris dans l'équipe du commando. Dans l'opinion publique, on tente de diaboliser les islamistes sur le sol de l'archipel.

6 Quelles langues sont parlées à Zanzibar ? Sont-elles sources de tensions ?

François Bart : Partout, c'est une langue bantoue, le swahili, qui est parlée aussi bien comme langue vernaculaire que véhiculaire. Elle a été le ciment de l'unité nationale de toute la Tanzanie.

7- Peut-on encore considérer Zanzibar comme un territoire de l'illicite, une sorte d'antimonde ?

Nathalie Bernardie-Tahir : Zanzibar fait partie de l'antimonde. Il fut pendant quelques temps la porte d'entrée du commerce à destination de la Tanzanie. Les tarifs douaniers étaient très intéressants. De même, cette plate-forme servit de transit à de nombreuses marchandises illicites. Avec la fin de ces tarifs douaniers spéciaux qui fut imposée par le gouvernement fédéral, baromètre du rapport de force politique de la fédération, cette route a été coupée et le trafic transitant à Zanzibar est tombé en désuétude.

8- Qu'est-ce qui fait l'identité zanzibarienne ?

François Bart : C'est une question sensible, difficile. Elle doit s'étudier par rapport à l'altérité. Le fait d'être une île, dans un archipel, permet de construire cette identité. De même, on peut noter la forte proportion de musulmans et la faible présence de chrétiens. Plus encore que cette question de religion, on peut observer une forme de complémentarité entre l'espace urbain et l'espace rural en tout cas dans l'île de Unguja. La dimension linguistique rentre aussi en ligne de compte car tous les habitants parlent swahili. Mais, c'est éléments que je viens d'énoncer reposent plus sur l'intuition que sur une analyse scientifique approfondie.

9- Pouvez-vous établir des liens entre Malte et Zanzibar, deux espaces sur lesquels vous travaillez ?

Nathalie Bernardie-Tahir : C'est par pure coïncidence que je travaille sur les deux ensembles. Il est possible de trouver des points communs surtout si l'on s'intéresse à la dialectique entre identité et mondialisation. Des deux côtés, on peut retrouver des formes de replis, de réactions identitaires. Même si Malte est hypermondialisée, les réactions identitaires sont fortes avec l'immigration qui pose un important problème de société.

Conclusion ?

En marge de ces questions-réponses, un poème a retenu l'attention de certains membres présents lors de ce Café Géographique. Il est reproduit à l'identique dans l'ouvrage des auteurs présents.

Monseigneur Félix Dupanloup, personnage et polémiste controversé et qui serait passé à Zanzibar, a suscité l'écriture d'une chanson anticléricale en février 1878 dont nous rendons compte à travers de ces quelques vers

*« L'Père Dupanloup, à Zanzibar (bis)
Voulait montrer tout son bazar (bis)
Mais empêché par une patrouille
Ne put montrer qu'une de ses couilles ».*

Compte-rendu du débat par

Jean Philippe RAUD DUGAL